

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 19. — 10 AOUT 1878

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



LA RUE DES NATIONS. — FAÇADE DE L'AUTRICHE-HONGRIE.

L'EXPOSITION AUSTRO-HONGROISE



L'Autriche-Hongrie occupe sur la rue des Nations une façade de 65 mètres. C'est une galerie de neuf arcades reposant sur de doubles colonnes doriques. Cette galerie se termine aux extrémités par des pavillons à deux étages, surmontés d'une balustrade, où sont installés des bureaux. Les tympans et les frises sont décorés de *graffiti* ou dessins *égratignés* à la pointe de fer sur une légère surface blanche recouvrant un mortier noir. Ces dessins représentent des figures allégoriques et des arabesques et, dans des médaillons, tracent les noms de plusieurs Autrichiens et Hongrois illustres : ceux du mécanicien Ressler, de l'architecte Fischer von Erbach, du peintre Fürich, du sculpteur K. Donner, de Mozart, du poète Grillparzer, du barde hongrois Petöfi et du manufacturier Szichenyi.

Cette construction est surmontée d'une corniche ornée de statues représentant l'Art, la Science, le Commerce, l'Industrie, la Navigation, les Mines, l'Agriculture et l'Élevage; et les quatre angles portent des groupes d'attributs se référant à ces diverses allégories. Sous la galerie décorée de peintures murales, plusieurs pièces de sculpture : la statue en marbre de l'empereur et roi, par M. V. Tilgner, au milieu d'un buisson de verdure et de fleurs, d'abord; puis les statues de *Beethoven*, par M. C. Zumbusch, et un *Prométhée* en bronze, du même; *Michel-Ange*, par M. A. Wagner; *Albrecht Dürer*, par M. Schmidgruber; quelques autres statues et des bustes. On y voit aussi toute une collection de dessins d'architecture représentant les monuments historiques et les édifices civils modernes de la Hongrie.

Les architectes de cette construction sont M. Gustave Korompay, qui a pris en 1873 une très-grande part à l'édification du palais de l'Exposition de Vienne, et M. J. Kauser. Profondément empreinte du style allemand, et par cela même d'un caractère national incomplet, l'œuvre est loin de manquer de distinction et elle respire un sentiment de patriotisme très-franc.

Derrière cette façade commune, l'Autriche et la Hongrie ont installé des expositions distinctes : à droite, la Hongrie; à gauche, bordée par le promenoir transversal qui la sépare de la Russie, l'Autriche. Nous ne tiendrons que peu de compte, ici du moins, de l'autonomie hongroise : les salles se suivent et se ressemblent trop.

Les premières salles de l'exposition autrichienne sont consacrées aux instruments de musique, avec addition de lithographies en couleur et d'héliographies accrochées aux murailles et aussi de deux ou trois ta-

bleaux en bois sculpté d'une admirable exécution. Nous y trouvons également de très-beaux instruments de physique, plusieurs télescopes, un spectromètre et de magnifiques miroirs paraboliques; des appareils et modèles des travaux hydrométriques du professeur A.-R. Harlach, de Prague, et un appareil curieux pour l'analyse de l'air expiré, dans le traitement des maladies des poumons et du cœur; cet appareil, qui n'est pas le premier, mais seulement le plus ingénieux de cette espèce, est dû à M. le docteur Jean Schnitzler, médecin en chef de la Polyclinique de Vienne, et inventeur, dans une certaine mesure, de la pneumothérapie. Signalons en passant les bandages de sacs de plâtre du docteur Zsigmondy pour le traitement des dents et toute une série d'instruments chirurgicaux.

Viennent ensuite les expositions de l'imprimerie, de la librairie, de la papeterie. Nous n'avons pu nous empêcher d'admirer les modèles des travaux, divisés par classes, des élèves de l'École professionnelle des apprentis typographes de Vienne, et d'envier une fois de plus cette institution à l'Autriche. Signalons dans la papeterie la vitrine du papier de sapin de l'usine de Podgora, en pâte et en feuilles.

Les salles hongroises correspondantes contiennent également des instruments de musique, de physique générale et de précision; l'imprimerie, la librairie, la papeterie; des lithographies et des héliographies. Nous ne remarquons dans tout cela que les vitrines consacrées aux travaux des élèves-institutrices de l'école normale d'État de Buda-Pesth et à ceux des élèves de l'Institut des idiots de Palota; ces travaux se composent principalement, dans l'une comme dans l'autre de ces institutions si différentes, de broderies, crochet, filet, fleurs, de paniers tressés (idiotes) et autres de même genre. Ajoutons toutefois l'exposition des travaux des élèves de l'École royale normale de dessin de Buda-Pesth, qui nous ont paru excellents, ainsi que la méthode d'enseignement qui y est en usage.

Les meubles autrichiens, y compris les horloges viennoises, les meubles hongrois, y compris ceux en bois courbé qui s'étendent abusivement, ne nous ont pas paru particulièrement remarquables. Les pipes (porcelaine, bois, écume de mer, ambre jaune ou noir) sont intéressantes, nous le voulons bien, mais il y en a trop. L'orfèvrerie et la bijouterie artistique d'Autriche sont plus dignes d'arrêter l'attention. La Hongrie a une très-belle exposition photographique.

Nous avons passé, sans y songer, devant les salles où sont exposés les modèles et les systèmes d'enseignement du minis-

tère de l'agriculture et du ministère de l'instruction publique. Dans le compartiment affecté à ce dernier, voici encore des modèles de travaux exécutés par de pauvres enfants infirmes : les aveugles de l'Institut de Gallicie et de celui de Vienne; outre les objets cités comme exécutés par les idiots, nous voyons ici des tapis de lières, des objets divers de broserie, etc. Citons encore quelques collections d'histoire naturelle, préparées pour l'enseignement de cette science.

La verrerie tient tout un côté de l'exposition, bordant la galerie transversale couverte. Verrerie de Vienne et verrerie de Bohême rivalisent. Vases arabes émaillés, verres irisés à montures d'or et d'argent, verres colorés, verres blancs taillés et gravés. Les verres irisés nous paraissent jouir présentement de la vogue, c'est fâcheux; il y en a de fort agréables à l'œil, sans doute, mais il y a excès, et le choix de la couleur n'est pas toujours heureux. Quelle différence avec ces élégants cristaux gravés de Bohême! Les modèles de ces vases, de ces amphores, de ces buires, de ces coupes, sont dus à des dessinateurs de talent dont le manufacturier a la loyauté de publier le nom. Ce n'est pas seulement de la loyauté, cela, c'est aussi de l'habileté. L'artiste y met un amour-propre qui serait hors de saison dans le cas contraire; et c'est à cela que nous devons le plaisir d'avoir admiré des modèles d'un goût exquis et d'en trouver si peu de mal conçus ou de vulgaires. Auprès de la verrerie se trouve la serrurerie d'art, qui vaut la peine d'être examinée de près. Derrière une très-belle grille, élevée sur la galerie transversale, est installée cette exposition, composée d'objets peu nombreux, mais dignes d'attention, parmi lesquels nous avons trouvé des flambeaux en fer forgé exécutés avec un art infini. Un peu plus loin, les bronzes d'art, qui se réunissent aux meubles. Viennent ensuite d'assez belles mosaïques, de riches broderies sur soie, principalement pour ornements d'église, des tentures en laine et en jute, etc.

Nous avons passé les poteries autrichiennes, qu'aucune particularité ne distingue; nous retrouvons dans la section hongroise des faïences d'une grande beauté, des majoliques de Pesth, des porcelaines de Herend, qui ont trouvé, d'après les étiquettes qui les décorent, de bien nombreux amateurs, mais à juste titre. Après avoir passé les poêles et les cheminées en faïence, la broserie, la corderie, la coutellerie, la parfumerie, nous nous trouvons dans la section des vêtements où les riches uniformes hongrois attirent la foule. Nous voici ensuite au milieu des produits miniers et de ceux des usines métallurgiques, des collections

géologiques et minéralogiques, d'une quantité de vitrines très-intéressantes, contenant les diverses laines de la Hongrie, d'une collection de résultats de combinaisons chimiques ayant l'application industrielle pour objet, de feuilles des tabacs divers cultivés en Hongrie, etc. La sellerie hongroise, qui est une des premières de l'Europe, est aussi représentée dans cette galerie, où nous remarquons, en outre, une locomotive spéciale pour le service des houillères, transportant 486 tonnes de houille par jour et par kilomètre à un prix fabuleusement peu élevé.

Passons sur quelques catégories assez mal distribuées, où nous rencontrons des porcelaines, des majoliques, de petits meubles en bois sculpté; des étoffes variées; des filets sous-chemise en soie dont on ferait bien de justifier l'utilité; du linge de table danubien étalé sur des tables où le couvert est mis selon qu'il s'agit de déjeuner, de souper ou de prendre le thé, de peur qu'on ne s'y trompe; quelques armes bien construites, mais ordinaires; et passons à la galerie des machines.

La première chose qui nous frappe dans la section autrichienne des machines, c'est une corne à boire, non pas la corne légendaire d'Oldenbourg, mais une vraie corne montée en fer forgé. Citons en passant les pyramides de bougie et de cire minérale qui n'y sont pas mieux à leur place, et il nous restera à parler des machines. Voici d'abord la machine Collmann; puis divers appareils pour la brasserie et la malterie, des outils et machines-outils très-bien entendus, des coffres-forts, des appareils télégraphiques et enregistreurs divers, des horloges avec régulateur à longue distance, des appareils de télégraphie pneumatique, des chardons métalliques pour velouter. Voici une machine à peloter, c'est-à-dire à faire de petites pelotes de coton vendues sur place un sou; des découpoirs à papier et à cuir; des machines agricoles diverses; une machine à diffusion pour la fabrication du sucre de betteraves ainsi qu'une presse continue pour écraser les cossettes après la diffusion. Nous ne pouvons que citer quelques locomotives, des wagons, sans parler de spécimens de carrosserie très-remarquables, bien que ceux de la section hongroise les surpassent, au moins sous le rapport de l'élégance.

La section hongroise a d'ailleurs aussi son lot de machines agricoles, de machines à vapeur, de locomotives et de wagons. Nous sentons bien que, sur certains points au moins, il y aurait lieu d'insister davantage, mais nous ne saurions le faire que dans le cas d'une supériorité incon-

testable. Beaucoup de machines spéciales, par exemple, sont bien, mais aucune n'est mieux, aucune ne nous révèle un progrès inattendu qui doive donner une impulsion nouvelle à telle ou telle industrie. Il n'y a là qu'une présence à constater, rien de plus.

Dans la section alimentaire, outre l'inévitable légion de bouteilles, nous trouvons dans la section hongroise d'intéressants spécimens de farine, de la pâtisserie nationale peu séduisante, des conserves diverses. L'Autriche y présente des parquets, des limes, d'épaisses courroies de transmission, des balances romaines, une machine à enfiler les aiguilles: choses peu alimentaires. Dans l'annexe autrichienne, qui se trouve en face, près de l'avenue de Suffren, après avoir traversé une très-belle exposition photographique, on trouve enfin du lait condensé, des farines, des sucres, des liqueurs, au milieu d'un méli-mélo de locomotives, de wagons, de bois ouvrés ou bruts, de cires, de quincaillerie, de tonneaux, de gerbes de céréales en paille, de machines agricoles, etc.

En somme, ce n'est pas par l'esprit de méthode que brille l'exposition austro-hongroise. Nous regrettons au contraire qu'il soit très-difficile de s'y reconnaître, et surtout de tout voir lorsque c'est à une spécialité qu'on s'adresse. Ce défaut de méthode n'est pas sans faire du tort à l'exposition.

A. BITARD.

LE BALLON CAPTIF

C'est le 11 juillet, dans l'après-midi, que le gonflement du ballon captif a commencé, sous la direction de M. Giffard, et à l'aide des ingénieux appareils imaginés par cet inventeur pour la production continue du gaz hydrogène. Pour le dire en passant, la production de ce gaz a été obtenue par la décomposition de l'eau, au moyen d'acide sulfurique et de fer, dans des cylindres de plomb enfouis dans le sol de la cour des Tuileries. — Le 20 juillet, tout était terminé, et M. Henri Giffard procédait à l'expérience décisive de l'enlèvement de cette masse énorme, expérience qui a si admirablement réussi, aux applaudissements d'une foule qui, depuis le commencement, se tassait à la grille de la place du Carrousel.

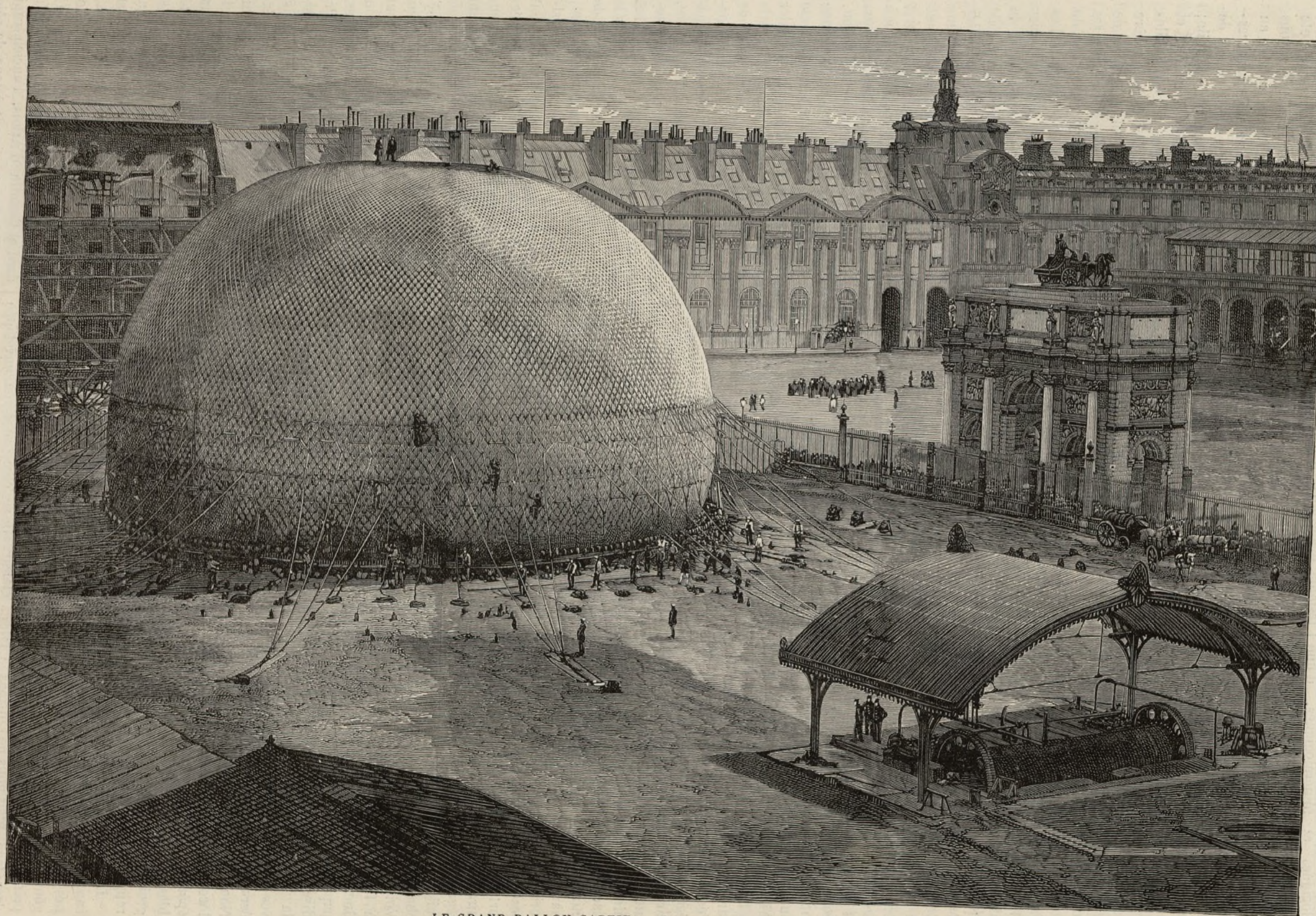
Le ballon captif des Tuileries contient 25,000 mètres cubes de gaz; pour qui se souvient du *Géant*, qui ne cubait que 6,000 mètres, la différence est facile à établir. Il se compose d'une enveloppe formée de six couches d'étoffes de toile et

de soie et de caoutchouc superposées; cette enveloppe est extérieurement peinte en blanc, pour combattre l'effet des rayons solaires, et parfaitement imperméable au gaz; la hauteur du ballon et de ses accessoires est de 55 mètres, 10 mètres de plus que l'arc de triomphe de l'Étoile; son diamètre exact est de 38 mètres, et son poids total n'excède pas 4,000 kilogrammes. La construction de cette sphère gigantesque a nécessité 6,000 mètres de coutures; le filet qui la maintient, avec ses 60,000 mailles, a exigé 35,000 mètres de cordes de 11 millimètres de diamètre. Les cordes de ce filet passent par un premier cercle de 64 poulies, par un second de 32, et enfin par un dernier cercle de 16 poulies, avant de se réunir au câble principal. Ce câble a 650 mètres de long et pèse 2,500 kilogrammes; il s'enroule sur un treuil de 7 mètres de longueur sur 2 mètres de diamètre, mû par une machine à 4 cylindres de la force de 200 chevaux. On a calculé que la tension du ballon, chargé de voyageurs, représenterait une force de 5,000 kilog., et le câble a été construit de manière à pouvoir supporter une tension de 30,000 kilog., de sorte que l'accident arrivé au ballon captif de Londres, en 1869, n'est pas ici à redouter. En cas d'événement, pourtant, la nacelle, qui mesure 15 mètres de diamètre, est pourvue de guide-ropes, de lest, d'ancres, de grappins, etc. Le lest emmagasiné dans la nacelle à tout hasard n'est pas le sable ordinaire, c'est de la cendre de plomb qui, sous un volume moindre, possède un poids beaucoup plus considérable. La nacelle, à ce qu'il paraît, doit être entourée d'un filet à mailles serrées pour éviter les chutes volontaires ou non.

Ces renseignements nous paraissent suffisants pour permettre de se faire une idée de l'importance de cet immense aérostat. Ajoutons qu'il sera maintenu à 900 mètres d'altitude, et que, pour jouir du splendide panorama qui se déroulera de cette hauteur, il en coûtera 20 francs par personne. Dans la pensée des promoteurs du ballon captif de l'Exposition, ce n'est pas dans la cour des Tuileries, mais dans l'enceinte même de l'Exposition, qu'il devait être établi; mais il suffit aujourd'hui de contempler le monstre et de voir les accessoires qui l'entourent pour comprendre les difficultés qui ont forcé de l'installer où il est. On se demande, en effet, dans quel coin encombré du Champ-de-Mars ou du Trocadéro il aurait pu trouver place.

Les machines sont dirigées par M. Corrot, ingénieur; le service de la nacelle a été distribué à MM. Eugène et Jules Godard et Camille d'Artois, l'ancien capitaine du *Géant*, agissant à tour de rôle;





LE GRAND BALLON CAPTIF. — OPÉRATION DU GONFLEMENT.



L'EXPOSITION ALGÉRIENNE. — TENTE DES GARDIENS DE L'EXPOSITION.



l'administration a été placée sous la direction de M. Gaston Tissandier, le compagnon heureux de Sivel et de Crocé-Spinelli lors de la catastrophe du *Zénith*. Mais c'est M. Henri Giffard qui a tout conduit; c'est sous sa surveillance immédiate que tout a été fait, et sur ses indications. C'est lui qui a imaginé, pour éviter le frottement sur l'étoffe du ballon, des nodosités formées par la rencontre des cordes dans les mailles du filet, de tresser les cordes les unes dans les autres et de recouvrir les soudures d'une feuille de cuir; comme c'est lui qui a appliqué ou inventé tous les appareils employés au gonflement de l'immense aérostat, dont pas une des parties n'a été, d'ailleurs, construite sans qu'il y ait, pour ainsi dire, mis la main.

Après ce nouveau succès, nous espérons bien que M. Giffard, suivant sa promesse, nous offrira sans tarder le spectacle de la navigation aérienne à vapeur. C'est tout ce qui manquera à sa gloire.

O. RENAUD.

L'EXPOSITION ALGÉRIENNE

Nous avons donné dans notre numéro 2 la description, avec dessin à l'appui, du pavillon algérien du Trocadéro, œuvre charmante de M. Wable, caractérisée par son heureuse imitation du minaret de la mosquée de Mansoura et du portail de la célèbre mosquée de Sidi-bou-Médine, à Tlemcen, avec son encadrement de faïences et d'arabesques si gracieux. Il nous reste à visiter l'intérieur et à examiner les produits y exposés dont nous avons dès cette époque indiqué un certain nombre comme devant figurer dans les galeries.

Le milieu du palais algérien est occupé par une cour, avec fontaine orientale au centre, ornée de plantes exotiques. Cette cour est entourée de galeries à arcades mauresques gracieusement découpées et encadrées de faïences. On y pénètre par un vestibule à coupole à jour, tamisant la lumière en produisant les plus curieux caprices de réfraction.

Les murs des galeries sont couverts de cartes, plans, dessins, photographies des grands travaux exécutés ou en voie d'exécution dans notre colonie; nous y remarquons surtout les photographies des travaux de forage de puits artésiens en plein désert, dans le but, sinon de le fertiliser, du moins de le rendre accessible au voyageur. Voici les instruments et appareils qui ont servi à ces intelligents travaux, des outils de sondeur, de mineur, de carrier, car le sol algérien est riche en produits minéraux dont l'exploitation paraît se faire

d'une manière sérieuse et méthodique depuis quelques années. Il y a là des trophées d'armes indigènes très-belles, mais voilà tout. Les armes à feu de fabrication indigène, kabyle pour préciser, car l'industrie des armes est entièrement aux mains des Kabyles aujourd'hui, ne valent guère que pour l'œil : un vieux fusil à piston est de beaucoup préférable dans la pratique, et la preuve, c'est que le chasseur indigène le préfère.

Ajoutons une collection complète d'ustensiles domestiques, poterie, dinanderie, buverie, fumerie; une autre d'instruments de musique; des vêtements faits d'étoffes de coton, de laine, de poil de chèvre et de poil de chameau : gandouras, burnous, haïks; des tapis multicolores, faits d'une quantité innombrable de pièces et cotés à un chiffre encore plus considérable de francs. N'oublions pas enfin la bijouterie et la bimbeloterie kabyles, *mekias* et *khal-khals*, autrement dit anneaux de poignets et de cous-de-pied, anneaux d'oreilles, bagues, etc., en plaques et en filigrane, ornés de perles ou de pierres, en corail, etc.; et toute sorte de petits ustensiles en bois et en os.

Les collections géologique et minéralogique, très-complètes, sont peut-être encore ce qu'il y a de plus intéressant dans cette exposition. Voici la province d'Alger avec ses minerais d'argent, de plomb, de zinc, de cuivre et de fer, et ses eaux minérales de toute nature et de toute température; Constantine possède aussi l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, et en outre le mercure, l'antimoine, le sel, le marbre blanc et l'albâtre; enfin Oran expose des échantillons d'onyx superbes, de marbre noir, d'ardoise, d'ocres variées et de minerais de fer. Il faut citer à part les échantillons de minerais de fer magnétique de Mokta-el-Hadid, et insister sur la beauté des marbres de Tilfilah, tirés d'anciennes carrières romaines heureusement remises en exploitation. Une pierre du tombeau de Boabdil, roi de Grenade, en albâtre, est placée à l'entrée du vestibule.

Les fourrures des fauves algériens forment aussi une collection intéressante, surtout si on la rapproche de celle des peaux travaillées de chèvre, de mouton, etc., et des échantillons de laines, de poils et de soies diverses. Nous signalerons en outre quelques animaux empaillés, pour finir avec le règne animal. Mais le règne végétal n'est pas moins richement représenté. Le coton, dont nous remarquons de beaux échantillons, le lin et l'alfa y représentent les textiles (on sait qu'en outre l'alfa se transforme couramment en papier); de nombreuses plantes tinctoriales viennent ensuite; puis les tabacs, la ré-

glisse, les céréales, enfin une collection complète de toutes les essences de bois de l'Algérie. Il va sans dire qu'une véritable armée de légumes et de fruits indigènes défilent sous les yeux des visiteurs; de même des escadrons de bouteilles remplies de vins, de liqueurs, d'huiles et d'essences. Une abondante variété de pâtes alimentaires complète, à ce que nous croyons, cette partie de l'exposition.

N'oublions pas toutefois les spécimens des travaux des écoles indigènes, et surtout une petite collection très-intéressante d'antiquités romaines, ainsi que la vitrine contenant d'anciens manuscrits arabes enluminés, sur parchemin : un véritable petit trésor. Ce rappel fait, il nous semble bien cette fois n'avoir rien oublié d'important.

Sous le porche du palais algérien, ou dans le voisinage, de beaux spécimens des races arabe et berbère ou kabyle, sous les apparences de spahis et de turcos, se promènent lentement ou méditent accroupis : c'est la garde du palais. Cette garde du palais algérien, dont nous avons annoncé l'arrivée en son temps, a sa tente à quelques pas de là, près du café maure. C'est une vraie tente africaine, en tissu épais de poil de chameau. Sous cet abri, les indigènes qui ne sont point de service méditent, fument, jouent ou causent sans se laisser distraire par les visiteurs qui n'ont pas besoin, de leur côté, d'hésiter à satisfaire leur curiosité : chez les Arabes et les Berbères, dans des circonstances données, l'hospitalité est entière et l'hôte n'est jamais indiscret.

PHILIPPE CANTEMARCHE.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE¹

(Suite)

L'ESPAGNE.

C'est beaucoup par ses morts que l'Espagne brille à la galerie des Beaux-Arts. Voici d'abord une trentaine de tableaux de Fortuny, un peintre enlevé jeune à l'art et, quoique célèbre, presque inconnu du public français, si ce n'est par les expositions de la maison Goupil. Fortuny est là tout entier et la foule se presse autour de ces toiles charmantes, éclairées de la chaude lumière de l'Espagne, du Maroc et de l'Orient. On admire, — et pourtant combien l'engouement est moins grand aujourd'hui, combien les copistes inintelligents du jeune maître lui ont fait de tort en accentuant ses défauts, ce qui était bien plus facile que d'imiter ses qua-

1. Voir les nos 10 à 17.

lités si grandes ! Voici le *Retire*, la *Posada*, la *Fontaine arabe*, les *Charmeurs* ; voici la *Répétition de la Comédie* qui séduit toujours, mais qu'il ne faut pas examiner de trop près. Que de couleur ! Que de lumière ! — Quel dommage qu'il y en ait un si grand abus quelquefois ! Puis voici quelques petites toiles d'un autre mort, presque un vieux mort déjà, Zamacoïs : le *Réfectoire*, le *Favori du roi*, etc. ; fous et moines, acteurs inconscients de scènes pittoresques d'un esprit plein de finesse et de bonne humeur.

Dans le voisinage de Fortuny, on ne peut passer sans admirer les charmantes petites toiles de M. Rico, dans lesquelles on sent l'influence du maître ; mais officiellement c'est M. de Madrazo, connu du public français, quoiqu'il n'expose plus chez nous depuis longtemps, qui est le représentant autorisé de l'école espagnole, avec ses portraits gracieux, remarquables surtout par l'étonnant relief des étoffes, et ses aimables scènes de genre.

Voici une grande toile historique d'une belle exécution, intitulée : *Origine de la République romaine* (la mort de Lucrèce), de M. Plasencia ; une autre grande toile de M. Martinez Cubells : *L'Éducation du prince don Juan*, qui nous présente l'enfant royal prenant sa leçon du haut du trône et entouré de courtisans, est traitée avec beaucoup de science et de goût. C'est d'ailleurs dans la peinture historique, en dehors des artistes de grande renommée que nous citons plus haut, que l'école espagnole moderne se distingue principalement.

Nous citerons dans cet ordre de travaux : *Jeanne la Folle* (*Dona Juana la Loca*), de M. Pradilla. Jeanne accompagne le cercueil de Philippe le Beau, son mari, transporté à Grenade, et qui, d'après sa volonté, ne voyage que de nuit ; le cortège est arrêté au milieu d'une campagne glacée, sous un ciel d'hiver. Ce tableau, très-admiré, est digne en effet d'admiration. Voici la *Mort de Francisco Pizarro*, de M. Ramirez y Ibanez, une fort belle page aussi ; *Philippe II à Hampton Court*, de M. Léon y Escosura ; *l'Appel aux armes*, de M. Peyro Urrea ; *Guillen de Vinatea devant Alphonse IV*, de M. Sala ; le *Convoi de saint Sébastien*, de M. Ferrant y Fischermans.

Citons d'autre part les intérieurs de chapelles, de sacristies et de cathédrales, de M. Gonzalvo y Perez ; *l'Intérieur d'auberge*, de M. Benlliure y Gil ; *Une Aventure de Don Quichotte*, de M. Moreno y Carbonero ; une très-curieuse scène de M. Santa-Cruz y Bustamante, représentant une chapelle ardente : un superbe catafalque est au milieu, gardé par des valets en grande livrée, jouant, buvant et fu-

mant ; un de ces messieurs allume sa pipe au cierge le plus proche à l'aide d'un morceau de papier, un autre ronfle sur un divan. Puis encore des scènes de genre diverses, parmi lesquelles de fort remarquables, telles que : *Avant la course*, adieux à leurs familles des *toreros* costumés de la manière la plus brillante, avant de se rendre à la course, par M. Ferrandiz y Badenez ; *Après l'averse*, à Madrid, de M. Ferriz ; *l'Ancien Majo* et le *Marché aux légumes*, de M. Jimenez y Aranda ; le *Maître d'armes*, de M. Egusquiza ; la *Femme couchée*, de M. Cazado. Ajoutons enfin plusieurs bons paysages de MM. de Haes, J.-M. Velasco (*Mexico*), Morera y Galicia, etc.

Telle qu'elle est, et certes elle est loin d'être pauvre, l'exposition artistique de l'Espagne accuse des progrès très-sensibles, accomplis dans une période pourtant agitée et par conséquent peu favorable au développement des arts, sur celle de 1867 ; elle fait mieux : elle promet énormément pour l'avenir, et, dans l'état des choses, il paraît impossible que ces promesses ne soient pas tenues.

Il nous semble que la commission espagnole n'aurait rien à perdre à faire imprimer, comme plusieurs autres nations l'ont fait, un catalogue spécial. Le catalogue officiel est une pure monstruosité contre laquelle le public peste à juste titre et sans la moindre réserve, ce qui paraît le soulager beaucoup ; mais la satisfaction est insuffisante pour la plupart des gens ; ils se laissent aller au découragement et les artistes exposants sont les premiers à en souffrir.

LE PORTUGAL

Le Portugal n'est pas riche ; il a peine à occuper un mur d'une salle dont la Grèce occupe l'autre. Au milieu, quelques morceaux de sculpture sans importance ; et c'est à peine si un ou deux de ses rares tableaux sont à signaler.

Les *Lavandières*, de M. Lupi, nous paraissent la meilleure toile de cette maigre collection. Le même artiste expose plusieurs portraits, dont celui d'une dame, riche mulâtresse brésilienne vraisemblablement, est affreusement beau. La *Fête villageoise*, de M. Léonet, est aussi digne d'être remarquée ; aussi la *Prairie trop fleurie* de M. Arthur Loureiro et une espèce de *Cruche cassée* de M. Porto, rappelant d'assez loin celle de Greuze.

Quelques-unes de ces toiles révèlent un véritable talent, et il n'y aurait matière qu'à d'insignifiantes chicanes s'il s'agissait d'expositions individuelles ; mais comme exposition nationale l'art portugais est en vérité par trop misérable.

HECTOR GAMILLY.

L'ARMURERIE ALGÉRIENNE

Nous avons parlé incidemment, à propos de l'exposition algérienne, de l'industrie armurière indigène, exercée à peu près exclusivement par les Kabyles aujourd'hui. Il nous paraît intéressant d'emprunter à notre collaborateur à la *Chasse illustrée*, M. Florian Pharaon, Arabe d'origine, quelques curieux détails relatifs à cette industrie.

« Les canons de fusil, dit-il, y sont fabriqués par parties de trente à quarante centimètres de longueur. On corroie un morceau de fer de la longueur voulue, et l'on fait une lame ayant pour largeur le développement du canon. Cette lame est enroulée sur un mandrin, de manière que les bords du fer soient rapprochés l'un de l'autre, sans néanmoins se toucher. Une petite tringle de fer carrée est ensuite introduite dans l'intervalle qui sépare les bords et sert à en faciliter la soudure.

« Cette soudure se fait par petites parties et en plusieurs chauffes, jusqu'à ce que le tube soit complet. Lorsque tous les tubes partiels destinés à constituer le canon sont terminés, on les soude bout à bout.

« Toutes les culasses sont soudées. En sortant de la forge, ces canons sont alésés au moyen d'une machine appelée *teurn*.

« Les canons des fusils arabes sont garnis d'incrustations. Pour appliquer ces ornements, on commence à graver les dessins en creux à l'aide du burin, puis on introduit dans les creux des morceaux de cuivre découpés ; on resserre ensuite les bords du fer au moyen d'une langue-de-carpe, et enfin on affleure le tout à la lime.

« On pourra voir les résultats de cette fabrication naïve dans la vitrine où sont exposées (au palais algérien) les œuvres d'Ali-ben-Mohamed-Arab, d'Areski, de Mââman-ben Mââman, de la tribu des Beni-Yenni, tribu qui monopolise à peu près seule la fabrication des armes à feu en Algérie.

« Il y a cinquante ans à peine, l'armurerie de l'Algérie était renommée dans les pays barbaresques, et le dey d'Alger, parmi les objets qui accompagnaient le tribut annuel à la Porte, adressait au sultan deux fusils richement niellés, destinés à l'usage personnel du souverain.

« Nous avons au musée d'artillerie des spécimens de l'arquebuserie arabe de la belle époque, entre autres un fusil richement monté, qui fut donné au roi de France, en 1689, par Chââban-Pacha, successeur du fameux Mezzomorte, dey d'Alger

« Il eût été intéressant d'exposer à côté des produits contemporains ces vieux échantillons de l'arquebuserie arabe. Cela eût été instructif et pour les visiteurs et pour les armuriers indigènes surtout, qui eussent pu y trouver des modèles précieux pour leur industrie. »

Nous sommes absolument de l'avis de

notre confrère en ceci. On a sorti des musées, pour le profit du Champ-de-Mars, des objets dont l'intérêt est certes infiniment moins grand que celui qui s'attache à l'arquebuserie arabe antérieure à la conquête.

A. B.

PETITE CHRONIQUE

Depuis l'ouverture de l'Exposition, un grand nombre d'habitants ont mis en location une partie de leurs logements.

Le nombre des maisons garnies se trouve donc ainsi considérablement augmenté. Il y a aujourd'hui 9,932 déclarations à la police.



L'EXPOSITION ALGÉRIENNE. — COUR INTÉRIEURE DU PALAIS ALGÉRIEN.

Les 9,932 maisons garnies comprennent 133,532 chambres.

Sur ces 133,532 chambres, 1,411 se louent, par mois, 1,000 fr. au plus; — 603 se louent 900 fr.; — 469 se louent 800 fr.; — 829 se louent 700 fr.; — 964 se louent 600 fr.; — 1,649 se louent 500 fr.; — 1,992 se louent 400 fr.; — 2,584 se louent 300 fr.; — 5,808 se louent de 100 à 200 fr., — et 4,905 se louent de 91 à 100 fr.

Dans les logements bon marché, le nombre des chambres valant de 10 à 15 fr. par mois est de 20,306, et celui des chambres se louant au-dessous de 9 fr. est de 4,142.

Enfin, des 133,532 chambres mises à la disposition des gens sans domicile, 126,227 sont occupées, 7,305 sont libres jusqu'à nouvel ordre.

Un exposant chinois, King-Li, offre aux amateurs un mobilier de chambre à coucher, com-

posé de deux fauteuils, six chaises, une petite table, deux paravents, quelques étagères et un lit, copie exacte de celui où le Fils du ciel dort en personne, pour la bagatelle de 37,500 fr! C'est pour rien.

Au moment où le ballon captif des Tuileries attire l'attention de tout Paris, on apprendra avec intérêt que le problème de la direction des ballons vient de faire en Amérique un pas important.

Le professeur Ritchell est monté dans les airs en juin dernier, à Hartford (Connecticut), avec un appareil de son invention; il ne s'est élevé, il est vrai, qu'à 80 mètres, mais à cette hauteur il a fait, par un temps calme, diverses évolutions qui prouvent que le principe de sa machine est aussi rationnel que pratique.

Elle se compose d'un ballon en forme de cylindre de 8 mètres de long sur 4 mètres de

large, ne pesant que 66 livres, et où est attaché un siège pour l'aéronaute, sous les pieds duquel est adapté un système de solides cubes en laiton, parallèles au ballon et convergeant vers une extrémité; là se trouve une hélice à quatre ailes, dont l'aéronaute peut, avec ses pieds, diriger le mouvement jusqu'à lui faire faire 2,800 rotations en une minute.

Sous le siège se trouve une autre hélice dont les rotations peuvent être au nombre de 2,000 par minute; c'est par la combinaison des mouvements de ces deux hélices que la machine peut être dirigée à droite, à gauche, en haut, en bas, bref, dans toutes les directions. Mais il faudra encore plusieurs perfectionnements pour qu'elle puisse lutter contre un vent tant soit peu fort.

INIGO SMALL.

Le gérant : A. BITARD.

Seaux. — Imp. CHARAINE et FILS.



FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS DU CHAMP-DE-MARS